

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

12° ANNÉE.

N° 7.

JUILLET 1869.

L'égoïsme et l'orgueil.

Leurs causes, leurs effets et les moyens de les détruire.

(Œuvres posthumes)

Il est bien reconnu que la plupart des misères de la vie ont leur source dans l'égoïsme des hommes. Dès lors que chacun pense à soi avant de penser aux autres et veut sa propre satisfaction avant tout, chacun cherche naturellement à se procurer cette satisfaction à tout prix, et sacrifie sans scrupule les intérêts d'autrui, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel ; de là tous les antagonismes sociaux, toutes les luttes, tous les conflits et toutes les misères, parce que chacun veut évincer son voisin.

L'égoïsme a sa source dans l'orgueil. L'exaltation de la personnalité porte l'homme à se considérer comme au-dessus des autres ; se croyant des droits supérieurs, il se blesse de tout ce qui, selon lui, est une atteinte portée à ses droits. L'importance que, par orgueil, il attache à sa personne, le rend naturellement égoïste.

L'égoïsme et l'orgueil ont leur source dans un sentiment naturel : l'instinct de conservation. Tous les instincts ont leur raison d'être et leur utilité, parce que Dieu ne peut rien faire d'inutile. Dieu n'a point créé le mal ; c'est l'homme qui le produit par l'abus qu'il fait des dons de Dieu, en vertu de son libre arbitre. Ce sentiment, renfermé dans de justes limites, est donc bon en soi ; c'est l'exagération qui le rend mauvais et pernicieux ; il en est de même de toutes les passions que l'homme détourne souvent de leur but providentiel. Dieu n'a point créé l'homme égoïste et orgueilleux : il l'a créé sim-

ple et ignorant ; c'est l'homme qui s'est fait égoïste et orgueilleux en exagérant l'instinct que Dieu lui a donné pour sa conservation.

Les hommes ne peuvent être heureux s'ils ne vivent en paix, c'est-à-dire, s'ils ne sont animés d'un sentiment de bienveillance, d'indulgence et de condescendance réciproques, en un mot, tant qu'ils chercheront à s'écraser les uns les autres. La charité et la fraternité résument toutes ces conditions et tous les devoirs sociaux ; mais elles supposent l'abnégation ; or, l'abnégation est incompatible avec l'égoïsme et l'orgueil ; donc, avec ces vices, point de véritable fraternité, partant, point d'égalité ni de liberté, parce que l'égoïste et l'orgueilleux veulent tout pour eux. Ce seront toujours là les vers rongeurs de toutes les institutions progressives ; tant qu'ils régneront, les systèmes sociaux les plus généreux, les plus sagement combinés crouleront sous leurs coups. Il est beau, sans doute, de proclamer le règne de la fraternité, mais à quoi bon, s'il existe une cause destructive ? C'est bâtir sur un terrain mouvant ; autant vaudrait décréter la santé dans un pays malsain. Dans un tel pays, si l'on veut que les hommes se portent bien, il ne suffit pas d'y envoyer des médecins, car ils y mourront comme les autres : il faut détruire les causes d'insalubrité. Si vous voulez qu'ils vivent en frères sur la terre, il ne suffit pas de leur donner des leçons de morale, il faut détruire les causes d'antagonisme ; il faut attaquer le principe du mal : l'orgueil et l'égoïsme. Là est la plaie ; là doit se concentrer toute l'attention de ceux qui veulent sérieusement le bien de l'humanité. Tant que cet obstacle subsistera, ils verront leurs efforts paralysés, non seulement par une résistance d'inertie, mais par une force active qui travaillera sans cesse à détruire leur ouvrage, parce que toute idée grande, généreuse et émancipatrice, ruine les prétentions personnelles.

Détruire l'égoïsme et l'orgueil est chose impossible, dira-t-on, parce que ces vices sont inhérents à l'espèce humaine. S'il en était ainsi, il faudrait désespérer de tout progrès moral ; cependant, quand on considère l'homme aux différents âges, on ne peut méconnaître un progrès évident ; donc, s'il a progressé, il peut progresser encore. D'un autre côté, est-ce qu'on ne trouve aucun homme dépourvu d'orgueil et d'égoïsme ? Ne voit-on pas, au contraire, de ces natures généreuses, en qui le sentiment de l'amour du prochain, de l'humilité, du dévouement et de l'abnégation, semble inné ? Le nombre en est moins grand que celui des égoïstes, cela est certain, autrement ces derniers ne feraient pas la loi ; mais il y en a plus qu'on ne

croit, et s'ils paraissent si peu nombreux, c'est que l'orgueil se met en évidence, tandis que la vertu modeste reste dans l'ombre. Si donc l'égoïsme et l'orgueil étaient dans les conditions nécessaires de l'humanité, comme celles de se nourrir pour vivre, il n'y aurait pas d'exceptions ; le point essentiel est donc d'arriver à faire passer l'exception à l'état de règle ; pour cela, il s'agit avant tout de détruire les causes qui produisent et entretiennent le mal.

La principale de ces causes tient évidemment à la fausse idée que l'homme se fait de sa nature, de son passé et de son avenir. Ne sachant d'où il vient, il se croit plus qu'il n'est ; ne sachant où il va, il concentre toute sa pensée sur la vie terrestre ; il la veut aussi agréable que possible ; il veut toutes les satisfactions, toutes les jouissances ; c'est pourquoi il marche sans scrupule sur son voisin, si celui-ci lui fait obstacle ; mais pour cela, il faut qu'il domine : l'égalité donnerait à d'autres des droits qu'il veut avoir seul ; la fraternité lui imposerait des sacrifices qui seraient au détriment de son bien-être ; la liberté, il la veut pour lui, et ne la concède aux autres qu'autant qu'elle ne porte aucune atteinte à ses prérogatives. Chacun ayant les mêmes prétentions, il en résulte des conflits perpétuels qui font acheter bien cher les quelques jouissances qu'on parvient à se procurer.

Que l'homme s'identifie avec la vie future, et sa manière de voir change complètement, comme celle de l'individu qui ne doit rester que peu d'heures dans un mauvais logis, et qui sait qu'à sa sortie, il en aura un magnifique pour le reste de ses jours.

L'importance de la vie présente, si triste, si courte, si éphémère, s'efface devant la splendeur de l'avenir infini qui s'ouvre devant lui. La conséquence naturelle, logique de cette certitude, c'est de sacrifier un présent fugitif à un avenir durable, tandis qu'avant il sacrifiait tout au présent. La vie future devenant son but, peu lui importe d'avoir un peu plus ou un peu moins dans celle-ci ; les intérêts mondains sont l'accessoire au lieu d'être le principal ; il travaille dans le présent en vue d'assurer sa position dans l'avenir, et de plus, il sait à quelles conditions il peut être heureux.

Pour les intérêts mondains, les hommes peuvent lui faire obstacle : il faut qu'il les écarte, et il devient égoïste par la force des choses ; s'il porte ses vues plus haut, vers un bonheur qu'aucun homme ne peut entraver, il n'a intérêt à écraser personne, et l'égoïsme n'a plus d'objet ; mais il lui reste toujours le stimulant de l'orgueil.

La cause de l'orgueil est dans la croyance que l'homme a de sa

supériorité individuelle ; et c'est ici que se fait encore sentir l'influence de la concentration de la pensée sur la vie terrestre. Chez l'homme qui ne voit rien avant lui, rien après lui, rien au-dessus de lui, le sentiment de la personnalité l'emporte, et l'orgueil n'a point de contrepoids.

L'incrédulité non seulement ne possède aucun moyen de combattre l'orgueil, mais elle le stimule et lui donne raison en niant l'existence d'une puissance supérieure à l'humanité. L'incrédule ne croit qu'à lui-même ; il est donc naturel qu'il ait de l'orgueil ; tandis que, dans les coups qui le frappent, il ne voit que le hasard et se redresse, celui qui a la foi voit la main de Dieu et s'incline. Croire en Dieu et en la vie future est donc la première condition pour tempérer l'orgueil, mais cela ne suffit pas ; à côté de l'avenir, il faut voir le passé pour se faire une idée juste du présent.

Pour que l'orgueilleux cesse de croire à sa supériorité, il faut lui prouver qu'il n'est pas plus que les autres et que les autres sont autant que lui ; que l'égalité est un fait et non simplement une belle théorie philosophique ; vérités qui ressortent de la préexistence de l'âme et de la réincarnation.

Sans la préexistence de l'âme, l'homme est porté à croire que Dieu l'a exceptionnellement avantagé, quand il croit en Dieu ; quand il n'y croit pas, il en rend grâce au hasard et à son propre mérite. La préexistence l'initiant à la vie antérieure de l'âme, lui apprend à distinguer la vie spirituelle infinie de la vie corporelle temporaire ; il sait par là que les âmes sortent égales des mains du Créateur ; qu'elles ont un même point de départ et un même but, que toutes doivent atteindre en plus ou moins de temps selon leurs efforts ; que lui-même n'est arrivé à ce qu'il est qu'après avoir longtemps et péniblement végété comme les autres dans les degrés inférieurs ; qu'il n'y a entre les plus arriérés et les plus avancés qu'une question de temps ; que les avantages de la naissance sont purement corporels et indépendants de l'Esprit ; que le simple prolétaire peut, dans une autre existence, naître sur un trône, et le plus puissant renaître prolétaire. S'il ne considère que la vie corporelle, il voit les inégalités sociales du moment ; elles le frappent ; mais s'il porte ses regards sur l'ensemble de la vie de l'Esprit, sur le passé et sur l'avenir, depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée, ces inégalités s'effacent, et il reconnaît que Dieu n'a avantagé aucun de ses enfants au préjudice des autres ; qu'il a fait la part égale à chacun et n'a pas aplani la route aux uns plus

qu'aux autres ; que celui qui est moins avancé que lui sur la terre, peut arriver avant lui s'il travaille plus que lui à son perfectionnement ; il reconnaît enfin que chacun n'arrivant que par ses efforts personnels, le principe d'*égalité* se trouve être ainsi à la fois un principe de justice et une loi de nature, devant lesquels tombe l'orgueil du privilège.

La réincarnation, en prouvant que les Esprits peuvent renaître dans différentes conditions sociales, soit comme expiation, soit comme épreuve, apprend que dans celui qu'on traite avec dédain peut se trouver un homme qui a été notre supérieur ou notre égal dans une autre existence, un ami ou un parent. Si l'homme le savait, il le traiterait avec égards, mais alors il n'aurait aucun mérite ; et par contre, s'il savait que son ami actuel a été son ennemi, son serviteur ou son *esclave*, il le repousserait ; or, Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, c'est pourquoi il a jeté un voile sur le passé ; de cette manière, l'homme est conduit à voir dans tous des frères, et des égaux ; de là une base naturelle pour la *fraternité* ; sachant qu'il pourra lui-même être traité comme il aura traité les autres, *la charité* devient un devoir et une nécessité fondés sur la nature elle-même.

Jésus a posé le principe de la charité, de l'égalité et de la fraternité ; il en a fait une condition expresse du salut ; mais il était réservé à la troisième manifestation de la volonté de Dieu, au Spiritisme, par la connaissance qu'il donne de la vie spirituelle, par les horizons nouveaux qu'il découvre, et les lois qu'il révèle, de sanctionner ce principe en prouvant que ce n'est pas seulement une doctrine morale, mais une loi de nature, et qu'il va de l'intérêt de l'homme de le pratiquer. Or, il le pratiquera quand, cessant de voir dans le présent le commencement et la fin, il comprendra la solidarité qui existe entre le présent, le passé et l'avenir. Dans le champ immense de l'infini que le Spiritisme lui fait entrevoir, son importance personnelle s'annule ; il comprend que seul il n'est rien et ne peut rien ; que tous ont besoin les uns des autres et ne sont pas plus les uns que les autres : double échec pour son orgueil et son égoïsme.

Mais, pour cela, il lui faut la foi, sans laquelle il restera forcément dans l'ornière du présent ; non la foi aveugle qui fuit la lumière, restreint les idées, et par cela même entretient l'égoïsme, mais la foi intelligente, raisonnée, qui veut la clarté et non les ténèbres, qui déchire hardiment le voile des mystères et élargit l'horizon ;

c'est cette foi, premier élément de tout progrès, que le Spiritisme lui apporte, foi robuste parce qu'elle est fondée sur l'expérience et les faits, parce qu'elle lui donne des preuves palpables de l'immortalité de son âme, lui apprend d'où il vient, où il va, et pourquoi il est sur la terre ; parce qu'enfin elle fixe ses idées incertaines sur son passé et sur son avenir.

Une fois entré largement dans cette voie, l'égoïsme et l'orgueil n'ayant plus les mêmes causes de surexcitation, s'éteindront peu à peu faute de but et d'aliment, et toutes les relations sociales se modifieront sous l'empire de la charité et de la fraternité bien comprises.

Cela peut-il arriver par un brusque changement ? Non, cela est impossible : rien n'est brusque dans la nature ; jamais la santé ne revient subitement à un malade ; entre la maladie et la santé, il y a toujours la convalescence. L'homme ne peut donc instantanément changer son point de vue, et porter son regard de la terre au ciel ; l'infini le confond et l'éblouit ; il lui faut le temps de s'assimiler les idées nouvelles. Le Spiritisme est, sans contredit, le plus puissant élément moralisateur, parce qu'il sape l'égoïsme et l'orgueil par la base, en donnant un point d'appui à la morale : il a fait des miracles de conversion ; ce ne sont encore, il est vrai, que des cures individuelles, et souvent partielles ; mais ce qu'il a produit sur des individus, est le gage de ce qu'il produira un jour sur les masses. Il ne peut arracher les mauvaises herbes tout d'un coup ; il donne la foi ; la foi est la bonne semence, mais il faut à cette semence le temps de germer et de donner des fruits ; voilà pourquoi tous les spirites ne sont pas encore parfaits. Il a pris l'homme au milieu de la vie, dans le feu des passions, dans la force des préjugés, et si, dans de telles circonstances, il a opéré des prodiges, que sera-ce quand il le prendra à la naissance, vierge de toutes les impressions malsaines ; quand celui-ci sucera la charité avec le lait, et sera bercé par la fraternité ; quand enfin toute une génération sera élevée et nourrie dans des idées que la raison grandissant fortifiera au lieu de désunir ? Sous l'empire de ces idées devenues la foi de tous, le progrès ne rencontrant plus d'obstacle dans l'égoïsme et l'orgueil, les institutions se reformeront d'elles-mêmes et l'humanité avancera rapidement vers les destinées qui lui sont promises sur la terre en attendant celles du ciel.

ALLAN KARDEC.

Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton.

Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules.

(Troisième article, voir *la Revue* de juin 1869.)

IV

Les somnambules.

(Suite et fin).

Il existe donc dans le somnambulisme trois degrés bien distincts.

D'abord se présente le somnambule naturel, qui peut rester sans aucune action sur personne, bien qu'il y soit prédisposé par la nature de son fluide.

Vient ensuite le somnambule inspiré, qui ne prend rien en lui-même, mais qui est en quelque sorte le récipient où se déversent les pensées des autres. Le magnétisme, entendons-le bien, ne lui donne pas l'inspiration. Seulement si, après l'avoir subie, il tombe dans un état de prostration qui ne lui permet pas de l'émettre au dehors, le magnétisme peut, en rétablissant la circulation fluidique, lui rendre l'équilibre détruit et le remettre en possession de lui-même.

Puis enfin il y a le somnambule fluidique, de qui la puissance curative se dégage spontanément, et qui peut, comme nous l'avons dit, être conduit à l'inspiration par l'emploi du magnétisme. Alors, c'est l'être arrivé au complet développement de ses facultés.

L'utilité du magnétisme est donc immense. D'abord, c'est un agent curatif puissant, principalement pour les affections nerveuses, que lui seul peut guérir. En outre, dans certains cas où l'homme cherche à débrouiller, à travers le chaos de ses pensées, une forme, une révélation qu'il ne sait ou ne peut trouver, il vient lui donner ce pouvoir de concentration que possèdent seuls les hommes de génie, et qui les met en situation de créer de grandes œuvres, de faire de grandes découvertes.

Nous distrayons notre intelligence, nous la gaspillons sur mille sujets divers, c'est pourquoi si rarement nous pouvons produire quelque chose de durable. Le magnétisme nous donne artificiellement et pour quelques moments, cette faculté qui nous manque ; mais il ne faut pas en abuser, car au lieu de cette force de concentration que nous lui devons, il jetterait le désordre dans le jeu des fluides et pourrait exercer une action funeste sur l'organisme.

Si l'attraction existe véritablement entre le somnambule et celui qui le consulte, alors il y a tout à parier que les prescriptions du premier seront bonnes et salutaires. Dans les cas contraires, il ne faut les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Souvent le somnambule et le consultant éprouvent du bien-être par leur contact réciproque, parce que l'un prend le trop-plein de l'autre, ou lui rend ce qui est en excès chez lui-même, et par ce moyen tous les deux sont remis dans leur situation normale. Aussi, les fluidiques se passionnent-ils volontiers pour ceux qui leur sont sympathiques. L'action morale se confond avec l'action physique pour agir avec elle. D'autres fois enfin le magnétiseur peut prendre la maladie de celui qu'il prétend guérir.

Il faut alors chasser par un dégagement magnétique, ce fluide qui n'est pas en harmonie avec le nôtre.

Le magnétiseur ne parvient pas toujours à guérir, parce que tout en s'emparant d'un fluide qui ne lui appartient pas et qui le fait souffrir, il a pu communiquer au patient une partie du sien qui est en désaccord avec celui-ci ; mais ces phénomènes se produiront rarement, et le magnétisme sagement administré, amènera presque toujours d'excellents résultats.

Le fluide est la pile électrique qui fait jaillir l'étincelle destinée à reconstituer un état sain et régulier.

Il arrive souvent que les individus prédisposés à recevoir l'inspiration par les fluides qui se dégagent d'eux-mêmes, sont somnambules à de certains moments lorsque l'action magnétique les domine, et inspirés dans d'autres.

Si l'on impose sa volonté à un somnambule, pour obtenir la guérison d'individus qui ne lui sont connus que par des objets qui les ont touchés, il faut, pour qu'il agisse, que les fluides se rencontrent et aient une action les uns sur les autres.

L'harmonie la plus riche naît de contrastes et de dissonances. Deux fluides semblables se neutralisent : pour qu'ils agissent les uns sur les autres, il faut qu'il y ait un point de contact seulement, et qu'il y ait opposition dans les natures.

Quand on est inspiré, on l'est souvent par plusieurs personnes à la fois et sur des sujets différents. Chacun apporte son contingent à l'élaboration commune. Seulement, certaines révélations sont immédiates et complètes, d'autres se font plus lentement et d'une manière continue, c'est-à-dire que chaque jour, chaque heure apporte son

atome de vérité qui lentement s'infuse avant d'arriver à maturité et de pouvoir être mis au grand jour.

Le progrès se fait sur le globe par la succession des générations qui héritent des connaissances que le passé leur laisse ou leur apporte, et qui, par leur labeur dans le présent, préparent l'avènement de l'avenir.

Lorsqu'il plaît aux Esprits d'agir, il peut arriver qu'on soit en proie à quelque préoccupation qui absorbe et rend moins docile à s'assimiler les pensées qu'ils apportent. Souvent, alors, l'inspiration vient pour la chose que l'on désire avant que d'autres Esprits ne s'emparent du sujet pour lui dicter des choses inconnues et plus avancées.

C'est ainsi que, par une touchante précaution pour l'avenir, des remèdes sont livrés pour des personnes aimées dans les moments où elles n'en ont pas encore besoin.

D'autres fois, lorsque le péril presse, un mot vient, non pas frapper votre oreille, mais vous pénétrer et vous déborder en quelque sorte. Ce mot, c'est le nom du remède, c'est le dégagement nécessaire de votre esprit qui, étant tout rempli de cette préoccupation ardente de faire du bien, ne se prêterait pas aisément à se laisser envahir par une autre ordre d'idées. Ce sont des amis qui accourent à votre aide et apportent le soulagement pour vous ou pour ceux auxquels vous prenez intérêt.

On rencontre, dans l'état spirite ou somnambulique, autant de phases différentes que dans l'état ordinaire. Nous l'avons dit, tout suit une loi unique, immuable, et Dieu ne permet pas que le surnaturel et le miraculeux viennent jamais la renverser. Qui peut saisir toutes les nuances, toutes les pensées qui, dans un jour, traversent le cerveau d'un homme ? Les Esprits vivent comme nous ; leurs tendances, leurs aspirations sont les nôtres ; seulement, quoique bien loin eux-mêmes de la perfection, ils sont plus avancés et marchent d'un pas rapide, dégagés qu'ils sont de toutes les mesquineries de notre triste existence.

Il y a donc des médiums qui sont plus souvent et plus complètement inspirés que d'autres. Attendons, recueillons avec reconnaissance les révélations qu'il leur est permis de nous faire, mais ne violentons pas ces indiscretions d'outre-tombe. Si ceux qui nous inspirent ont besoin de venir, ils viendront ; sinon, ils garderont le silence.

N'abdiquons jamais la puissance de notre raison. Il est des charlatans qui trompent ; il est des enthousiastes qui se trompent.

Le charlatanisme fleurit aux époques et dans les pays de despotisme, où dire une vérité nouvelle fait peur et est poursuivi à l'égal d'un crime. La terre libre de l'Amérique était plus favorable que toute autre aux hommes d'expérimentation, toujours poussés à la recherche de l'inconnu. Aussi les Américains ont-ils pu comprendre les premiers les rapports de ce monde-ci avec l'autre, et constater l'existence de cette chaîne plutôt fluide que mystérieuse, qui unit ceux qui partent à ceux qui restent.

Le Spiritisme, c'est la loi qui régit la correspondance des âmes entre elles.

Aux jours maudits du moyen âge, et même à des temps plus rapprochés de nous, alors que l'Église distribuait parcimonieusement aux hommes la lumière dont elle s'attribuait le monopole, et punissait d'une mort effroyable ce qu'elle décidait être une erreur, il fallait bien se cacher pour étudier les secrets de la nature. C'était le temps des sorciers, des alchimistes, pauvres hallucinés bien peu dangereux, ou hommes habiles qui exploitaient la crédulité populaire ; mais quelquefois aussi êtres inspirés, fluidiques ou somnambules, grands éclaireurs de l'humanité, vulgarisateurs des connaissances révélées par les Esprits perfectionnés, soulageant de leur mieux leurs frères, apportant leur grain de poussière au lent et laborieux édifice du progrès, et payant parfois de leur vie, l'œuvre providentielle qu'ils accomplissaient.

Les pythonisses étaient des somnambules ; les tireuses de cartes sont souvent des extatiques plus ou moins lucides, qui, pour frapper les imaginations vulgaires, se servent d'un intermédiaire grossier dont il leur serait facile de se passer. Mais les hommes aiment qu'on les trompe, même pour leur apprendre la vérité.

Mesmer avait recours à un baquet, d'autres font voir l'avenir dans une carafe d'eau, d'autres encore dans un miroir magique. La science marche, on reconnaît l'inutilité de la mise en scène, la vanité des procédés matériels. On a découvert l'existence du fluide, l'action que l'homme peut exercer sur son semblable. On est arrivé à l'adoption des procédés les plus simples. Les passes magnétiques ont suffi. Un magnétiseur puissant peut même agir par la seule force de sa volonté, les bras croisés, par le dégagement de son fluide, qui va frapper sur telle ou telle personne en *rapport* fluide avec lui.

Car le magnétisme n'agit ni sur tout le monde indistinctement ;

ni de la même manière sur tous. Dans une réunion nombreuse, il arrivera que, tandis qu'on voudra endormir celui-ci, c'est cet autre à l'angle opposé de l'appartement qui s'emparera du fluide.

D'autres sont inspirés ou tombent en somnambulisme lucide, spontanément, ou quand ils le veulent, ou même quand ils voudraient résister à l'influence qui les possède.

Dans son horreur instinctive du matérialisme et de l'anéantissement, l'homme a soif de merveilleux, de surnaturel, d'apparitions et d'évocations. De là, le succès de la magie dans le monde.

De l'Inde, son berceau, la magie passa jadis en Égypte, où on la vit soutenir des luttes contre Moïse, que l'inspiration animait d'un souffle si puissant, mais non cependant sans quelques intermittences. Israël ne traversa pas stérilement la terre des Pharaons. C'est à ce foyer vivifiant de l'Égypte que vint se réchauffer souvent le génie des sages de la Grèce.

Les croisades furent chercher chez les Arabes le secret des sciences occultes, dont elles apportèrent l'usage en Italie, en France, en Espagne. Les Maures et les Juifs furent les premiers médecins ; on les consulta en secret, on les brûla en public, et les docteurs d'aujourd'hui croient défendre la science, en raillant dans leurs cénacles et en poursuivant devant les tribunaux, les derniers enfants perdus de ceux qui furent leurs ancêtres communs.

Mais beaucoup d'entre eux ne sont-ils pas quelque peu charlatans à leur manière ? Il n'en est plus guère qui repoussent le magnétisme d'une façon absolue. D'autres en font clandestinement, mais n'osent pas le confesser tout haut, dans la crainte de mettre en fuite leur clientèle effarouchée. Dans tous les cas, bien peu de ceux qui le nient, l'ont étudié de bonne foi, sans autre idée préconçue que le désir de s'éclairer.

Ils seront les derniers à l'admettre. Il leur en coûte d'aider de leurs mains à renverser l'échafaudage scientifique qu'ils ont eu tant de peine à édifier.

Quelle révolution terrible si, à côté de ceux qui, incontestablement, possèdent une si grande somme de science acquise, et qui n'en ignorent qu'une, - *celle de guérir leurs semblables*, - des êtres simples, les premiers venus, pouvaient lire à livre ouvert dans le corps humain sans avoir étudié l'anatomie, le percer du regard comme s'il était de verre, et, au lieu de ces remèdes généraux qui agissent toujours d'une manière différente, imprévue, suivant la nature de chacun, indiquer l'agent précis qu'il convient d'employer ? Que

de positions compromises, le jour où le Spiritisme et le magnétisme combinés auront remplacé, pour le plus grand bonheur de tous, la médecine si largement faillible et si ruineuse de la faculté, par cette médecine de famille qui sera à la disposition de presque tous ceux qui voudront la faire.

La chiromancie est une science d'observation au secours de laquelle viennent la phrénologie et la physiognomonie aidées de l'intuition, disposition fluidique particulière et spéciale. Tout le monde peut observer les proéminences qui existent sur la tête, la variété infinie des traits, les lignes multiples tracées dans les mains ; seulement tout le monde n'en peut pas déduire, au juste ou à peu près, les résultats et les effets sur l'organisme. Mais le fluide qui se dégage du consultant allant frapper celui qu'il consulte, permet à ce dernier de découvrir, d'une façon plus ou moins vraisemblable, les faits du passé de l'autre, et même de prédire ce qui, suivant les probabilités, doit lui arriver dans l'avenir. La simple pression des mains ou l'attouchement de la tête met le fluidique en vibration, par suite de la tension et de la concentration d'esprit dont il a pris l'habitude.

Ainsi s'expliquent ces faits de révélation, de prédiction, qui, lorsqu'ils viennent à se réaliser, étonnent, charment et effrayent à la fois.

Mais il n'y a rien de merveilleux ni de surnaturel dans tout cela. Les nervures de nos mains peuvent se comparer à celles des feuilles de la plante. L'ensemble, l'aspect, la forme générale, tout se ressemble, et cependant rien n'est semblable. Étudiez les feuilles : peut-être dans leur configuration découvrirez-vous si l'arbre qui les porte est plus ou moins bien conformé pour vivre longtemps ?

Nos mains sont comme les feuilles attachées à l'extrémité des branches. Ce sont nos extrémités à nous ; elles se meuvent, agissent, nous mettent en rapport avec les autres, et c'est elles qu'on consulte pour connaître l'état général de la santé. De même que par les petites branches arrive une sève plus délicate, de même la main de l'homme est une merveille au milieu de toutes les merveilles de son corps.

C'est le bout de la tige qui, flexible et comme animée et dirigée par une intelligence particulière, se recourbe autour des appuis qui soutiennent sa faiblesse. Ainsi, la capucine, les clématites, la glycine, la vigne... C'est donc, chez les végétaux comme chez l'homme, l'extrémité qui est douée du toucher, qui présente la partie la plus délicate, la plus parfaite.

Le tronc a la force ; la sève et le sang donnent l'impulsion ; les tiges et les mains sont les instruments dociles.

Si l'arbre porte des feuilles maigres, panachées de blanc ou de jaune, tombant aux premières bises de l'automne, il est chlorotique et l'on peut pronostiquer sûrement qu'il ne vivra pas vieux. L'homme dont les mains sont petites, froides, blanches, exsangues, ne comptera ni parmi les athlètes ni parmi les centenaires.

Comment une terre maigre et privée de suc nourriciers pourrait-elle prodiguer une sève abondante, qui s'élancera jusqu'à l'extrémité des rameaux pour les faire croître et allonger sans cesse ?

La plante, comme l'animal, comme l'homme, prend proportionnellement à ses énergies vitales, sa part du fluide qui circule partout. Seulement la plante, l'animal, n'ayant à dépenser de leur force et de leur volonté que dans un ordre de faits plus restreint, sont doués d'un fluide moins puissant. On leur apporte leur part de progrès, mais ils ne le font pas sans y être provoqués.

L'homme, au contraire, a charge de direction. Dieu l'accepta pour son collaborateur dans l'œuvre sublime de la création. Dieu crée les types, et réserve à son auxiliaire le soin de découvrir les variétés infinies, de les multiplier, de les perfectionner sans limites. Il lui faut donc un fluide plus abondant, plus riche, pour satisfaire à sa tâche plus noble et pour accomplir la mission providentielle qui lui est réservée.

Ces différences entre les lignes des mains, les nervures des feuilles, se retrouvent sur les pattes des animaux, et partout enfin. Seulement chez l'homme et chez les créations plus avancées, ces nuances sont plus multiples, plus saisissables. Mais en descendant même jusqu'aux plus infimes, une observation attentive permettra de découvrir, dans les différents rameaux qui terminent chacune d'elles, des symptômes, des pronostics de caractère et de santé, que l'active direction de l'homme peut modifier en bien ou en mal. C'est son droit et son devoir d'améliorer par son travail toutes les choses inférieures. La nature met à sa disposition des moyens curatifs qu'il est insensé et coupable même, de ne pas employer pour prolonger et ennoblir sa vie et celle des autres créatures, ou tout au moins pour la remettre en équilibre pendant le cours qu'elle doit avoir.

Il y a action et réaction des hommes les uns sur les autres, et sur les animaux, les végétaux, les minéraux et tout ce qui nous entoure. Aussi l'homme, l'animal, la plante ne vivent-ils pas indifféremment auprès de tous les êtres.

Une création n'a jamais eu lieu que lorsque toutes les conditions qui lui étaient indispensables, sont venues la favoriser. Mais, insoucieux de ces détails essentiels, nous prétendons acclimater les animaux sans les végétaux qui leur conviennent, sans préparer à ceux-ci les terreaux qu'ils exigent, sans étudier leurs attractions ni leurs répulsions, et sans observer si nous ne leur donnons pas des voisins avec lesquels ils seront en lutte perpétuelle.

Nos paysans placent parfois un bouc au milieu de leurs bœufs et de leurs génisses. Ils disent que c'est pour purifier l'air. Pour nous, cela l'empesterait. Mais, puisque les hôtes de l'étable laissent le bouc errer librement autour d'eux, c'est qu'un secret instinct les avertit sans doute qu'il compose ses acres senteurs avec des gaz qui seraient nuisibles pour eux et dont il change les propriétés.

Le milieu dans lequel chaque créature vit et se développe, influe énormément et sur son caractère, et sur sa santé, et sur la part d'intelligence qui lui est dévolue pour accomplir sa destinée.

L'intelligence du végétal, comme celle de l'animal, se manifeste surtout dans l'œuvre de la reproduction. L'homme la viole souvent. Étudions les conditions dans lesquelles chaque être doit accomplir sa destinée plus ou moins importante, et les créations ébauchées que les grands cataclysmes du passé ont épargnées, feront place à des créations supérieures, et beaucoup des maux qu'elles engendrent disparaîtront avec elles.

Tout ressent donc, par l'attouchement, quelquefois même par le seul rapprochement, des commotions électriques et fluidiques qui exercent une influence salutaire ou funeste sur l'attitude générale de l'individu.

Le magnétisme n'a été inventé par personne ; il existe de toute éternité ! On n'en connaissait pas l'emploi, il était comme la vapeur, l'électricité, que l'on a niées d'abord, et qui ont cependant révolutionné le monde après quelques années d'existence. Il en sera de même de ce fluide qui, plus subtil que tous les autres, va frapper en toute liberté, et en apparence un peu au hasard, les sexes contraires, les âges opposés, les castes jusqu'ici hostiles, pour les confondre tous au sein d'une immense solidarité.

Le fluide, en effet, c'est l'attraction, loi unique de l'univers. C'est la source du mouvement moral, matériel et intellectuel, la source du progrès. La charité commande que nous ayons le pouvoir et la volonté de nous soulager mutuellement. Ce fluide commun, qui nous relie tous, afin d'établir entre nous la fraternité universelle, non-

seulement nous permet de nous guérir les uns les autres, mais encore, associés à notre insu avec les amis disparus qui nous ont légué en partant l'héritage de leurs travaux, il nous donne les moyens d'inventer de grandes choses qui concourent puissamment à l'avancement de tous, au bien-être universel.

Déjà nous ne nous parquons plus derrière les murailles de notre égoïsme personnel pour nous contenter d'être heureux dans notre isolement. Nous voulons que chacun soit satisfait autour de nous, et la souffrance des autres chasse de sombres nuages sur l'azur de notre beau ciel bleu.

L'enthousiasme fuit la solitude pour ne laisser éclater sa puissance entraînante qu'au milieu des foules électrisées. C'est que ce fluide qui se dégage de chacun de nous, additionné, confondu, multiplié, se froissant et se heurtant au besoin, par ses discordes mêmes fait éclater l'harmonie.

Le travail, le plaisir même, tout ennuie lorsque nous sommes seuls. Mais qu'un ami arrive et d'autres à sa suite, et voilà la fougue qui peu à peu se développe et entraîne. Que viennent à côté des groupes rivaux, et l'enthousiasme fera enfanter des merveilles.

La communication fluidique, cette quintessence de notre être, crée l'harmonie en se dégageant de nous pour aller embraser celui qui en manque. Les forts entraînent les faibles, les élèvent pour un moment jusqu'à eux, et l'égalité règne ; elle gouverne les hommes charmés de son empire.

A bien dire, tout le monde est fluidique, puisque chacun ressent des impressions, éprouve des attractions. Seulement, les manifestations sont plus ou moins intenses, et leur influence se montre plus ou moins puissamment. Les uns s'en servent pour eux seuls, pour leur propre consommation, pourrait-on dire, et n'ont qu'une faible action sur leurs semblables. Les autres, au contraire, rayonnent au loin et exercent autour d'eux une pression énergétique en bien ou en mal.

Il en est qui, ne pouvant rien sur les autres hommes, possèdent une faculté de domination puissante sur les animaux et sur les végétaux, qui se modifient et se perfectionnent plus volontiers sous leur action intelligente.

Le magnétisme étant le fluide circulant que toute créature s'assimile à sa manière et à des degrés différents, on peut voir en lui cet immense enchaînement et cette immense attraction qui unit et désunit, attire et repousse tous les êtres créés, et fait de chacun d'eux

une petite unité qui va, obéissant à la même loi, se confondre dans la majestueuse unité de l'univers.

Le magnétisme qui n'est, d'ailleurs, que le procédé dont on se sert pour la concentration ou le dégagement du fluide, est cette association magnifique de toutes les forces créées. Le fluide, c'est ce circulant qui met les êtres en vibration les uns avec les autres.

Dans certains cas de délire momentané, l'attouchement d'une personne sympathique, son baiser, sa parole suffisent pour calmer le malade. On en a vu le soulager rien qu'en entrant dans sa chambre, comme aussi l'on peut voir l'excitation se produire lorsqu'une autre approche.

C'est le résultat des attractions ou des répulsions expliqué par le jeu des fluides entre eux.

On dit souvent de gens qui se marient, mais qui ne s'aiment pas :

- Ils s'aimeront plus tard !

Cela est bien peu probable, au contraire, parce que l'attraction est libre et ne se viole pas. Il est sans doute des natures peu fluidiques chez lesquelles l'estime peut suppléer l'amour ; mais les grandes et généreuses natures ne sauraient se contenter de ces sentiments tièdes. L'indifférence prend alors la place de l'amour qui fait défaut, et il est rare que, malgré tous les plus beaux raisonnements que l'on se fait, l'un ou l'autre de ces époux mal assortis ne se laisse pas charmer par une autre personne. Peut-être aura-t-il la force de résister à son entraînement, mais il sera incurablement malheureux.

Fermons donc l'oreille à ces faux enseignements, et que les familles ne fassent jamais du mariage une affaire, une question de trafic. Dieu a voulu que l'amour présidât à la perpétuité de la création ; respectons ses desseins et ne heurtons pas les fluides. L'homme et la femme obéissent au charme, c'est la loi naturelle, et lorsqu'on tente de lui résister, on paye sa désobéissance par le malheur de l'existence tout entière.

EUG. BONNEMÈRE.

Le Spiritisme partout.

La littérature contemporaine s'empreint chaque jour davantage des idées spirites. Notre doctrine, en effet, est une source féconde

pour les travaux d'imagination ; les écrivains peuvent y puiser des descriptions poétiques, des tableaux émouvants et vraisemblables, des situations attachantes et entièrement neuves, qu'ils ne sauraient faire surgir du champ borné et prosaïque que leur offrent les doctrines matérialistes. Aussi les auteurs, même matérialistes, commencent-ils à explorer les nouveaux horizons ouverts à la pensée par le Spiritisme, tant ils sentent la nécessité de parler à l'âme et de poétiser le caractère de leurs personnages, s'ils veulent que leurs lecteurs s'y intéressent.

La *Revue* a souvent signalé déjà les romans, nouvelles, œuvres théâtrales, etc., qui exploitent nos enseignements et caractérisent la réaction qui commence à s'opérer dans les idées ; nous continuerons de temps à autre à enregistrer les faits qui rentrent dans le cadre du Spiritisme.

LE COMTE OCTAVE.

(Légende du dix-neuvième siècle.)

Tel est le titre d'une nouvelle publiée dans le journal *la Liberté* des 26, 27 et 28 mai, par M. Victor Pavé, et qui comporte l'acceptation la plus complète des doctrines spirites et le détail d'une histoire absolument fondée sur l'intervention des Esprits.

Deux êtres beaux et intelligents qui n'habitent pas les mêmes lieux et ne se sont jamais vus, sont désespérés de la vie et ne voient que le désordre dans le monde et dans les intelligences. Ils sont trop grands pour les mesquineries qu'ils entrevoient et sont prêts à se suicider, l'un moralement, l'autre effectivement.

Deux Esprits qui les aiment, actuellement désincarnés, mais qui leur ont été unis, sur la terre, par les liens du sang, s'entendent pour les sauver et agissent par inspiration sur un incarné dont ils prennent possession pour opérer la réunion et l'union de ces deux êtres et conséquemment leur salut.

L'auteur qui bien certainement a sérieusement étudié les ouvrages spirites, décrit d'une manière intéressante et vraie le mode d'existence et de communication des Esprits, et affirme par des faits le dégagement et l'indépendance de l'Esprit incarné pendant le sommeil du corps. Nous avons cru devoir signaler cette nouvelle intéressante à plus d'un point de vue, et publiée dans un grand journal qui s'adresse à un nombre considérable de lecteurs. Puisse le sujet de cette histoire courte, attachante et bien écrite leur inspirer de

salutaires réflexions et les porter à apprécier sainement et sérieusement les principes de la philosophie spirite.

PLURALITÉ DES EXISTENCES.

Nous lisons dans le n° 19 du *Lien*, journal des églises réformées, le passage suivant concernant la pluralité des existences et que nous reproduisons sans commentaires :

« Pour ce qui regarde l'éternité du Christ, l'on nous cite ce texte : « Père, rends-moi la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût fait, » Jean, XVII, 5 ; et celui-ci : « Avant qu'Abraham fût, je suis, » VIII, 58. Mais ces paroles, à supposer qu'elles soient authentiques, n'emportent nullement l'idée d'éternité absolue et telle que notre conscience la conçoit en Dieu, telle que le Christ lui-même la contemple dans l'Essence divine ; tout ce qu'il nous est permis d'en déduire, c'est la préexistence, une existence antérieure à celle dont il jouissait ici-bas, et, si l'on veut, à celle de notre monde, c'est-à-dire de notre terre¹¹. Jésus ne veut donc rien dire autre chose, savoir, qu'il était même avant le monde dont nous faisons partie. A nos yeux, une telle prétention n'a rien qui ne réponde parfaitement à la nature éminente et au caractère unique du Christ, et les trente à quarante années de sa carrière terrestre n'auraient pu suffire à réaliser les immenses progrès que nous remarquons en sa personne. L'hypothèse de la préexistence, en soi, n'a rien qui choque la raison, et elle seule, au contraire, peut rendre compte d'une multitude de phénomènes psychologiques et moraux dont on ne donne ordinairement que des explications peu satisfaisantes ou tout à fait contradictoires. Nous l'admettons donc, même pour les êtres personnels de tous ordres, mais à titre de supposition fortement probable et jetant plus de lumière que toute autre sur notre situation présente et sur notre éternel avenir. Que Jésus ait eu conscience d'une vie antérieure plongeant dans les plus lointaines profondeurs du passé, nous le comprenons parfaitement, et c'est ce souvenir qui le séparait du commun des hommes, et même des âmes d'élite ; mais, encore une fois, cette préexistence n'est pas l'éternité absolue. »

¹¹ On sait que, par suite de leurs imparfaites notions astronomiques, les Juifs confondaient la formation de l'univers avec celle de notre planète qui, selon eux, en était le centre et le chef-d'œuvre, et qu'ainsi, toute existence, qu'on disait avoir précédé cette formation, était nécessairement une existence divine.

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC.

Sous ce titre le *Sétifien*, des 20 et 27 mai, publie sur la vie de M. Allan Kardec, un article dont nous reproduisons quelques extraits, heureux de reconnaître que s'il est dans la presse quelques organes systématiquement hostiles à nos principes, il en est d'autres qui savent apprécier et honorer les hommes de bien, quelle que soit la bannière philosophique à laquelle ils appartiennent.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que M. Armand Greslez soutient ouvertement nos doctrines, et nous nous empressons de saisir ici l'occasion de lui en témoigner toute notre gratitude.

« S'il fallait, dit-il, chercher un emblème, une personnification de la fausseté et du mensonge, on ne ferait peut-être pas mal de prendre la Muse de l'histoire ; car si l'homme, en général, a l'amour et le sentiment du vrai, il est aussi entraîné par des préjugés, des penchants et des intérêts qui le font presque toujours s'écarter du sentier de la vérité, qu'il s'agisse des choses ou des hommes.

« Un critérium de quelque valeur a jusqu'à présent manqué aux biographies après décès : C'est qu'on n'a pas admis les morts à décliner l'honneur des éloges immérités ou à repousser des accusations injustes.

« Ne nous étonnons donc pas qu'Allan Kardec n'ait pu échapper à cette loi commune. Cette destinée, plus qu'un autre, il l'a éprouvée, même de son vivant ; il a été victime d'odieuses calomnies, d'extravagantes et d'impudentes diffamations. Cependant il a des titres réels au respect de ses contemporains et de la postérité, titres qu'on ne saurait lui contester sans injustice.

« Le premier, il a publié des livres sur une doctrine que les uns ont accueillie avec indifférence, les autres avec haine et mépris, et toutes ces oppositions, toutes ces tribulations, il avait dû les prévoir ; car elles lui avaient été révélées à l'avance. A ce point de vue, il a donc fait preuve de courage et d'abnégation.

« Il n'a jamais revendiqué le titre d'inventeur, de chef d'école ; car son rôle s'est borné à colliger, à centraliser des documents, écrits en dehors de son influence et quelquefois même de ses idées personnelles. Ces documents, il s'est borné à les accompagner de ses commentaires et de ses réflexions ; puis il a mis tous ses soins à les vulgariser. A cette tâche ardue et ingrate, il a consacré uniquement, pleinement, entièrement, quinze années de son existence.

« Il a lutté contre ses adversaires, mais toujours avec succès ; car il avait pour lui le bon sens, la logique, la connaissance du vrai, puis la sagesse, la prudence, l'habileté et le talent.

« La mort d'Allan Kardec a été l'occasion d'un véritable succès pour le Spiritisme. Parmi les discours qui ont été prononcés sur sa tombe, figure en première ligne celui de Camille Flammarion, qui a affirmé hautement et publiquement les vérités de cette doctrine, en les expliquant par les données de la science la plus avancée.

« Pour ceux qui l'ignorent, je dois dire que Camille Flammarion est un savant officiel et un écrivain de premier mérite, parfaitement posé dans la littérature ; c'est une autorité que personne n'oserait récuser. Il s'est déclaré franchement spirite. Maintenant il n'est plus permis de traiter les spirites de niais ou d'imposteurs ; car ce serait porter une accusation contre un homme d'une grande valeur ; ce serait aujourd'hui une présomption ridicule.

« Aussi les journaux qui habituellement attaquaient le Spiritisme d'une façon plaisante ou mordante, se sont renfermés dans un silence prudent ; car ils avaient à éviter le double écueil de la rétractation ou d'une critique devenue dangereuse par le puissant adversaire qu'ils auraient eu à combattre, si indirectement que ce fût.

« Que serait-ce donc si tous ceux qui croient au Spiritisme se faisaient connaître ? Il y a parmi les croyants des personnes d'un mérite hors ligne, d'autres qui occupent les positions sociales les plus élevées. Dès qu'elles pourront le faire, ces personnes avoueront leurs croyances ; alors les anti-spirites seront couverts de confusion et échapperont par divers subterfuges aux embarras de leur position. »

« ARMAND GRESLEZ. »

Variétés.

La ligue de l'enseignement. - Constitution officielle du groupe parisien.

Nous avons assisté, samedi 19 juin, à la première assemblée générale, tenue par le Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement, dans la salle des Conférences du boulevard des Capucines, sous la présidence de M. Jean Macé.

Cette réunion avait pour objet spécial de donner une constitution

officielle au groupe parisien, et de rendre compte des travaux accomplis depuis sa fondation. - Ainsi que le disait M. Allan Kardec, en parlant de la Ligue de l'Enseignement (*Revue spirite* de mars, avril et août 1867, pages 79, 110 et 240), - nos sympathies sont acquises à toutes les idées progressives, à toutes les tentatives qui ont pour objet d'élever le niveau intellectuel. Nous sommes donc heureux d'avoir pu constater les résultats pratiques de cette belle institution, et nous regrettons vivement que l'abondance des matières nous oblige à remettre à un prochain numéro l'analyse de la constitution adoptée dans la séance à laquelle nous avons eu l'honneur d'assister.

Dissertations spirites.

La Régénération

(MARCHE DU PROGRÈS)

(Paris, 20 juin 1869.)

Depuis de longs siècles les humanités poursuivent uniformément leur marche ascendante à travers le temps et l'espace. Chacune parcourt, étape par étape, la route du progrès, et si elles diffèrent par les moyens infiniment variés que la Providence a mis entre leurs mains, elles sont toutes appelées à se fusionner, à s'identifier dans la perfection, puisque toutes elles partent de l'ignorance et de l'inconscience d'elles-mêmes pour se rapprocher indéfiniment d'un même but : Dieu ; pour atteindre au bonheur suprême par la connaissance et l'amour.

Il en est des univers et des mondes comme des peuples et des individus. Les transformations physiques de la terre qui nourrit le corps, peuvent se diviser en deux modes, de même que les transformations morales et intelligentes qui élargissent l'esprit et le cœur.

La terre se modifie par la culture, par le défrichement et les efforts persévérants de ses possesseurs intéressés ; mais à ce perfectionnement incessant, doivent s'ajouter les grands cataclysmes périodiques qui sont pour le régulateur suprême, ce que sont la pioche et la charrue pour le laboureur.

Les humanités se transforment et progressent par l'étude persévérante et par l'échange des pensées. En s'instruisant, en instrui-

sant les autres, les intelligences s'enrichissent, mais des cataclysmes moraux régénérant la pensée sont nécessaires pour déterminer l'adoption de certaines vérités.

On s'assimile sans secousse et progressivement les conséquences des vérités adoptées ; il faut un concours immense d'efforts persévérants pour faire accepter de nouveaux principes. On marche lentement sans fatigue sur une route plane ; il faut réunir toutes ses forces pour gravir un sentier agreste et renverser les obstacles qui surgissent. C'est alors que, pour avancer, l'homme doit nécessairement briser la chaîne qui l'attache au pilori du passé, par l'habitude, la routine et le préjugé ; sinon l'obstacle reste toujours debout, et l'on tourne dans un cercle sans issue, jusqu'à ce qu'on ait compris que pour vaincre la résistance qui ferme la route de l'avenir, il ne suffit pas de briser des armes vieilles et ébréchées, mais qu'il est indispensable d'en créer d'autres.

Détruire un navire qui fait eau de toutes parts avant d'entreprendre une traversée maritime, est une œuvre de prudence, mais encore faut-il, pour accomplir le voyage, se créer de nouveaux moyens de transport. Voilà cependant où en sont actuellement un certain nombre d'hommes de progrès dans le monde moral et philosophique comme dans les autres mondes de la pensée ! Ils ont tout sapé, tout attaqué ! Les ruines se font partout, mais ils n'ont pas encore compris que sur ces ruines, il faut élever quelque chose de plus sérieux qu'une libre pensée et une indépendance morale, indépendantes seulement de la morale et de la raison. Le néant sur lequel ils s'appuient n'est un mot bien profond que parce qu'il est bien creux. Dieu n'a pas plus créé les mondes de rien que l'homme ne peut se créer de nouvelles croyances sans bases. Ces bases sont dans l'étude et l'observation des faits.

La vérité éternelle, comme la loi qui la consacre, n'attend pas pour exister le bon plaisir des hommes ; elle est et gouverne l'univers en dépit de ceux qui ferment les yeux pour ne point la voir. L'électricité existait avant Galvani et la vapeur avant Papin, comme la croyance nouvelle et les principes philosophiques de l'avenir existent avant que les publicistes et les philosophes ne les aient consacrés.

Soyez des pionniers persévérants et infatigables !... Si l'on vous traite de fous comme Salomon de Caus, si l'on vous repousse comme Fulton, marchez toujours, car le temps, ce juge suprême, saura

faire sortir des ténèbres ceux qui alimentent le phare qui doit, un jour, éclairer toute l'humanité.

Sur la terre, le passé et l'avenir sont les deux bras d'un levier qui a le présent pour point d'appui. Tant que la routine et les préjugés ont cours, le passé est à l'apogée. Dès que la lumière se fait, la bascule joue, et le passé, qui obscurcit, disparaît pour laisser surgir l'avenir qui rayonne.

ALLAN KARDEC.

La Science et la Philosophie.

(Société de Paris, 23 avril 1869.)

La science est lente dans ses affirmations, mais elle est sûre ; elle repousse quelquefois la vérité, mais jamais l'erreur absolue n'est son partage. Elle procède avec une rigueur toute mathématique ; elle n'admet que *ce qui est*, tandis que la philosophie admet *tout ce qui peut être* ; de là, la différence que l'on remarque entre l'acheminement au but de l'une et de l'autre. La philosophie arrive de prime-saut ; la science gravit péniblement et à pas comptés le sentier aride de la connaissance positive. Mais philosophie et science sont sœurs ; elles partent de la même origine pour fournir la même carrière et faire la même fin. Seule, la philosophie peut faire des écarts que la raison et l'expérimentation scientifique doivent réprimer, et la science isolée conduirait peut-être à l'anéantissement des sentiments, si elle n'était rectifiée par la régénératrice par excellence des sentiments du cœur et des aspirations aux progrès moraux.

Dans les périodes originelles de l'élaboration des mondes, le sophisme possède les hommes de concert avec l'erreur scientifique. Puis les penseurs et les savants, prenant des voies diverses, se séparent pendant les phases consacrées à la lutte, pour se réunir plus tard dans un triomphe commun.

Vous êtes, sans doute, bien loin encore d'avoir le dernier mot de toutes choses ; mais vous arrivez à grands pas à cette époque où l'humanité avancera vers l'infini sur une seule route, large, sûre, tolérante et solidaire. L'homme ne sera plus une unité combattant pour sa propre gloire et cherchant à se grandir sur les cadavres intellectuels de ses contemporains. Il sera un élément de la grande famille, une modalité faisant partie d'un tout harmonieux, un instrument raisonnant juste dans un concert sans défaut ! Ce sera l'ère du

bonheur par excellence, l'ère bénie, l'ère de la paix par la fraternité et du progrès par l'union des efforts intelligents.

Honneur à la philosophie qui sait s'adjoindre la science pour obtenir un tel résultat.

Honneur à ceux de la science qui osent affirmer leurs croyances philosophiques, et tirer de son enveloppe pour le déployer aux yeux étonnés du monde de la pensée, le drapeau sur lequel ils ont inscrit ces trois mots : *Travail, expérimentation, certitude*.

La philosophie privée de la science s'élançait dans l'infini, mais elle ne vole que d'une aile et retombe épuisée des hauteurs où elle aspire. La science sans la philosophie, c'est un borgne qui ne voit bien que d'un seul côté ; elle n'aperçoit pas l'abîme qui se creuse sous son œil absent. La science et la philosophie unies dans un commun essor vers l'inconnu, c'est la certitude, c'est la vérité allant à Dieu.

CLÉLIE DUPLANTIER.

Notices Bibliographiques.

SIR HUMPHRY DAVY. – LES DERNIERS JOURS D'UN PHILOSOPHE.

Entretiens sur les sciences, sur la nature et sur l'âme.

Ouvrage traduit de l'anglais et annoté par CAMILLE FLAMMARION¹².

(Deuxième article. - Voir la *Revue* de juin 1869.)

Comme nous l'avions espéré, nous pouvons annoncer aujourd'hui l'apparition de cette traduction si longuement élaborée. Nous l'avons fait remarquer déjà dans le dernier numéro de la *Revue*, cet ouvrage écrit dans les dernières années de sa vie, par l'un des plus grands chimistes du monde, a livré à l'examen des penseurs, il y a quarante ans, - en 1829, - les théories sur lesquelles s'appuie aujourd'hui la doctrine spirite ; c'est-à-dire la pluralité des mondes habités, la pluralité des existences de l'âme, la réincarnation (sur la terre et sur les autres planètes), la communication avec les Esprits par les rêves et les pressentiments, et jusqu'à la théorie du *périsprit*.

La traduction de M. Flammarion paraît aujourd'hui, en même temps que la *Revue*. Cet ouvrage sera bientôt entre les mains de tous nos lecteurs. Sa lecture sera d'ailleurs d'autant plus instructive, que l'auteur passe en revue les principaux sujets de la science moderne et les grands faits de l'histoire de l'humanité, et que le traducteur a eu soin de compléter par des notes sur les progrès

¹² 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. Paris, 1869, Didier, et à la *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

accomplis depuis par la science. Le livre se divise en six dialogues, qui ont pour titre : *la Vision*, - *la Religion*, - *l'Inconnu*, - *l'Immortalité*, - *la Philosophie de la Chimie* - et *le Temps*. En annonçant cette œuvre excellente, nous nous faisons un devoir d'en extraire quelques passages, qui donneront une juste idée des opinions philosophiques de l'illustre chimiste anglais.

Le premier dialogue, *la Vision*, et dont la scène se passe à Rome, au Colisée, a pour objet un voyage dans les planètes, sous la conduite d'un *Esprit* que sir Humphry Davy entend sans le voir.

L'*Esprit* a fait apparaître le tableau des phases primitives de l'humanité, et adresse ensuite la question suivante à l'auteur.

« Tu vas me dire : « Est-ce que l'*Esprit* s'engendre ? L'âme est-elle créée avec le corps ? » Ou bien : « La faculté mentale est-elle le résultat de la matière organisée et un perfectionnement nouveau donné à la machine, perfectionnement amenant le mouvement et la pensée ? »

« Après avoir mis cette question dans ma tête, comme si j'avais eu l'intention de la lui adresser moi-même, dit Davy, mon Génie inconnu modifia l'intonation de sa voix, qui prit, au lieu de sa mélodieuse douceur, un timbre sonore et majestueux. « Je vous proclame, me dit-il, que ni l'une ni l'autre de ces vues ne sont vraies. Mon intention est de vous révéler les mystères des natures spirituelles ; mais il est à craindre que, *voilé comme vous l'êtes par les sens corporels*, ces mystères ne puissent vous être compréhensibles.

« Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et, dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre, par des lois entièrement étrangères au mouvement. Les âmes sont des êtres intellectuels de divers degrés, appartenant en fait à l'*Esprit* infini. *Dans les systèmes planétaires* (de l'un desquels dépend ce globe que tu habites), elles sont transitoirement dans *un état d'épreuve*, tendant constamment et gravitant sans cesse en général *vers un mode d'existence plus élevé*.

« S'il m'était permis d'étendre ta vision jusqu'aux destinées des existences individuelles, je pourrais te montrer comment *le même Esprit*, qui dans le corps de Socrate, développa les fondations des vertus morales et sociales, fut dans celui du czar Pierre, doué de la puissance suprême, et jouit du bonheur incomparable d'améliorer un peuple grossier. Je pourrais te montrer la monade spirituelle, qui avec les organes de Newton, laissa voir une intelligence presque surhumaine, située *maintenant* dans un meilleur et plus haut état d'existence planétaire, puisant la lumière intellectuelle à une

source plus pure et s'approchant plus près encore de l'Esprit infini et divin. Prépare donc ta pensée, et tu entreverras au moins cet état supérieur et splendide, dans lequel vivent depuis leur mort les êtres qui ont déjà montré une haute intelligence sur la Terre, et qui s'élèvent dans leurs transitions à des natures nouvelles et plus célestes. »

Ici, sir Humphry, transporté par l'Esprit à travers notre système planétaire, fait une description des plus intéressantes du spectacle qu'il a sous les yeux, et en particulier du monde de Saturne. - Le défaut d'espace nous oblige, à regret, à la passer sous silence. - Sir Humphry Davy considérait avec étonnement l'aspect étrange des êtres qu'il avait sous les yeux lorsque l'Esprit reprit :

« Je sais quelles réflexions t'agitent, *L'analogie* te fait défaut ici, et il te manque les éléments du savoir pour comprendre la scène qui se déroule devant toi. Tu es à présent dans le cas où se trouverait une mouche si son œil multiple était tout à coup métamorphosé en un œil semblable à celui de l'homme, et tu es complètement incapable de mettre ce que tu vois en *relation* avec tes connaissances normales antérieures. Eh bien, ces êtres, qui sont devant toi, ce sont les habitants de Saturne. Ils vivent dans l'atmosphère. Leur degré de sensibilité et de bonheur intellectuel surpasse de beaucoup celui des habitants de la Terre. Ils sont doués de sens nombreux, de moyens de perception dont tu ne pourrais saisir l'action. Leur sphère de vision est beaucoup plus étendue que la tienne et leurs organes du toucher incomparablement plus délicats et plus finement perfectionnés. Il est inutile que j'essaye de t'expliquer leur organisation, tu ne saurais évidemment la concevoir ; quant à leurs occupations intellectuelles, je vais essayer de t'en donner quelque idée.

« Ils ont asservi, modifié et appliqué les forces physiques de la nature, d'une manière analogue à celle qui caractérise l'œuvre industrielle de l'homme terrestre ; mais jouissant de pouvoirs supérieurs, ils ont obtenu des résultats également supérieurs. Leur atmosphère, ayant beaucoup plus de densité que la vôtre, et la pesanteur spécifique de leur planète étant moindre, ils ont pu déterminer les lois qui appartiennent au système solaire avec beaucoup plus de précision qu'il ne vous serait possible d'en apporter à cette connaissance ; et le premier venu de ces êtres saurait t'annoncer quels sont en ce moment la position et l'aspect de votre lune, avec une telle précision que tu serais convaincu qu'il la voit, tandis que sa connaissance ne serait pourtant que le résultat du calcul.

« Ils n'ont point de guerres, et n'ambitionnent que la grandeur intellectuelle ; ils ne ressentent aucune de vos passions, si ce n'est

un grand sentiment d'émulation dans l'amour de la gloire. Si je devais te montrer les diverses parties de la surface de cette planète, tu apprécierais les résultats merveilleux du pouvoir dont sont douées ces hautes intelligences, et la manière admirable dont elles ont su appliquer et modifier la matière.

« Je pourrais maintenant te transporter en d'autres planètes et te montrer dans chacune des êtres particuliers, offrant certaines analogies les unes avec les autres, mais différant essentiellement dans leurs facultés caractéristiques.

« Sur Jupiter, tu verrais des créatures analogues à celles que tu viens d'observer sur Saturne, mais munies de moyens de locomotion bien différents. Dans les mondes de Mars et de Vénus, tu trouverais des races dont les formes sont plus rapprochées de celles qui appartiennent à la Terre ; mais, dans chaque partie du système planétaire, il existe un caractère spécial à toutes les natures intellectuelles : c'est le sens de la vision, la faculté organique de recevoir les impressions de la lumière.

« Les systèmes organisés les plus parfaits, même dans les autres parties de l'univers, possèdent encore cette source de sensibilité et de jouissance ; mais leurs organismes d'une subtilité inconcevable pour vous, sont formés de fluides autant élevés au-dessus de l'idée générale que vous vous faites de la matière, que les gaz les plus subtils que tes études t'ont montrés, sont au-dessus des solides terrestres les plus lourds.

« Le grand univers est partout occupé par *la vie* ; mais le mode de manifestation de cette vie est infiniment diversifié, et il faut que les formes possibles, en nombre infini, soient revêtues par les natures spirituelles avant la consommation de toutes choses.

« La comète, s'enfuyant à travers les cieux avec sa traînée lumineuse, s'est déjà montrée à tes regards ; eh bien ! ces mondes singuliers sont aussi le séjour d'êtres vivants, qui puisent les éléments et les joies de leur existence dans la diversité des circonstances auxquelles ils sont exposés ; traversant pour ainsi dire l'espace infini, ils sont continuellement charmés par la vue de mondes et de systèmes nouveaux. Imagine si tu le peux, l'étendue incommensurable de leurs connaissances !

« Ces êtres tellement grands, tellement glorieux, doués de fonctions qui te sont incompréhensibles, jadis appartenant à la Terre ; leurs natures spirituelles se sont élevées par les degrés différents de la vie planétaire, se sont dépouillées de leur poussière et n'ont emporté avec elles que leur puissance intellectuelle. Ils habitent maintenant ces astres glorieux, qui les mettent en relation avec les diverses régions du grand univers.

« Tu me demandes en esprit s'ils ont quelque connaissance ou souvenir de leurs transmigrations ? Raconte-moi tes propres souvenirs dans le sein de ta mère, et je te donnerai ma réponse...

« Apprends-le donc, c'est la loi de la sagesse suprême : qu'aucun Esprit n'apporte dans un autre état d'existence des habitudes ou des qualités mentales autres que celles qui sont en rapport avec sa situation nouvelle. Le savoir relatif à la Terre ne serait pas plus utile à ces êtres glorifiés, que ne le serait leur poussière terrestre organisée, laquelle dans une température pareille serait réduite à son dernier atome ; sur la Terre même, le papillon n'emporte pas, avec lui dans l'air, les organes ou les appétits de la chenille rampante dont il est sorti. Toutefois, il y a un sentiment, une passion, que la monade ou essence spirituelle conserve toujours avec elle dans tous les étages de son existence, et qui chez ces êtres heureux et élevés, s'augmente perpétuellement encore. C'est l'*amour du savoir*, c'est cette faculté intellectuelle, qui devient en effet, dans son dernier et plus parfait développement, l'amour de la sagesse infinie et l'union avec Dieu. Voilà la grande condition du progrès de l'âme en ses transmigrations dans la vie éternelle.

« Même dans la vie imparfaite de la terre, cette passion existe à quelque degré ; elle s'accroît avec l'âge, survit au perfectionnement des facultés corporelles, et au moment de la mort se conserve dans l'être conscient. La destinée future de l'être dépend de la manière dont cette passion intellectuelle a été exercée et agrandie pendant son épreuve terrestre transitoire. Si elle a été mal appliquée, l'être est dégradé, et continue d'appartenir à la Terre ou à quelque système inférieur, jusqu'à ce que ses défauts soient corrigés par les épreuves pénibles d'existences nouvelles. (*Nous nous faisons nous-mêmes ce que nous sommes.*) Au contraire, quand l'amour de la perfection intellectuelle s'est exercé sur de nobles objets, dans la contemplation et dans la découverte des propriétés des formes créées, lorsque l'Esprit s'est efforcé d'appliquer ses études à un but utile et bienfaisant pour l'humanité, aussi bien qu'à la connaissance des lois ordonnées par l'intelligence suprême, la destinée du principe pensant continue de s'effectuer dans l'ordre ascendant ; il monte à un monde planétaire supérieur. »

Voici quelques-unes de ses hautes conceptions sur la nature de l'âme :

« Le monde externe ou matériel n'est, en définitive, pour nous qu'un amoncellement de sensations. En remontant aux premiers souvenirs de notre existence, nous trouvons un principe constamment présent, ce qu'on peut nommer la *monade*, ou *moi*, qui s'associe intimement avec des sensations particulières produites par nos organes.

Ces organes sont en rapport avec des sensations d'un autre genre et les accompagnent pour ainsi dire à travers les métamorphoses corporelles de notre existence, laissant temporairement une ligne de sensation qui les réunit toutes ; mais la *monade* ne s'absente jamais, et nous ne pourrions assigner ni commencement ni fin à ses opérations. Dans le sommeil, on perd quelquefois le commencement et la fin d'un rêve, et l'on se souvient du milieu. Un rêve n'a pas le moindre rapport avec un autre, et cependant on a la conscience d'une variété infinie de rêves qui se sont succédé sans que la plupart du temps nous puissions clairement en retrouver le fil, - parce qu'il y a entre eux des diversités et des lacunes apparentes.

« Nous avons les mêmes analogies pour croire à une infinité d'*existences antérieures*, qui ont dû avoir entre elles de mystérieux rapports. L'existence humaine peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. Que nos idées proviennent des sensations dues à nos organes, on ne peut pas plus le nier que la relation qui existe entre les vérités mathématiques et les formules qui les démontrent. Toutefois, ces signes ne sont pas eux-mêmes des faits, pas plus que les organes ne sont la pensée.

« L'histoire entière de l'âme présente le tableau d'un développement effectué selon une certaine loi ; nous ne gardons le souvenir que des changements qui nous ont été utiles. L'enfant a oublié ce qu'il faisait au sein de sa mère ; bientôt il ne se rappellera plus rien des souffrances et des jeux qui composèrent ses deux premières années. Cependant, on voit quelques habitudes prises dès cet âge subsister en nous pendant toute la vie ; c'est à l'aide des organes matériels que le principe pensant compose le trésor de ses pensées et les sensations de modification avec le changement des organes. Dans la vieillesse, l'esprit émoussé tombe dans une sorte de sommeil, d'où il se réveillera pour une existence nouvelle.

« Ne pouvant mettre sous les yeux de nos lecteurs que quelques fragments trop courts de cette intéressante publication, nous terminerons par une théorie de périsprit qu'on croirait extraite des ouvrages spirites modernes. Voici en quels termes s'exprime sir Humphry Davy, dans le dialogue *l'Immortalité*, page 275 et suiv.

« Essayer d'expliquer de quelle manière le corps est uni à la pensée, serait assurément du temps perdu. Les nerfs et le cerveau y sont évidemment en liaison intime ; mais dans quel rapport ? Voilà ce qu'il est impossible de définir. A en juger par la rapidité et la variété infinies des phénomènes de la perception, il paraît extrême-

ment probable qu'il y a dans le cerveau et dans les nerfs une substance infiniment plus subtile que tout ce que l'observation et l'expérience y fait découvrir. Ainsi, on peut supposer que l'union immédiate du corps avec l'âme, de la matière avec l'esprit, a lieu par l'intermédiaire d'un corps fluide invisible, d'une sorte d'élément éthéré insaisissable par nos sens, et qui est peut-être à la chaleur, à la lumière et à l'électricité ce que celles-ci sont aux gaz. Le mouvement est plus facilement produit par la matière légère, et chacun sait que des agents impondérables, tels que l'électricité, renversent les plus fortes constructions. Il ne me paraît pas improbable que quelque chose du mécanisme raffiné et indestructible de la faculté pensante n'adhère, même après la mort, au principe sensitif. Car, malgré la destruction par la mort des organes matériels, tels que les nerfs et le cerveau, l'âme peut sans doute, garder indestructiblement quelque chose de cette nature plus éthérée. Parfois je pense que les facultés appelées instinctives appartiennent à cette nature raffinée. La conscience paraît avoir une source insaisissable et rester en relation occulte avec une existence antérieure. »

Nous avons voulu signaler ces passages à nos lecteurs. Sir Humphry Davy fut un des grands apôtres du progrès. Le Spiritisme ne peut avoir de meilleurs auxiliaires que dans le témoignage indirect de ces savants illustres qui, par l'étude de la nature, sont arrivés à la découverte des vérités nouvelles. De telles œuvres font donc de droit partie de la bibliothèque du Spiritisme, et nous devons savoir gré à M. Camille Flammarion de s'être imposé la tâche de traduire et d'annoter le remarquable ouvrage de sir Humphry Davy.

Instruction pratique

Sur l'organisation des groupes spirites spécialement dans les campagnes.

Par M. C...¹³.

Ce livre dont nous sommes heureux de saluer l'apparition, car il nous semble appelé à rendre de grands services et remplir une lacune importante, comme application spéciale, est un résumé des principes les plus essentiels qui doivent présider à l'organisation des groupes pour assurer leur vitalité et les mettre en mesure de produire des résultats satisfaisants.

M. Allan Kardec, à qui l'auteur, spirite fervent et dévoué, avait confié son manuscrit, en faisait grand cas, et se proposait de le faire paraître en même temps que d'autres travaux de même nature

¹³ Librairie spirite, 7, rue de Lille. Paris, 1 vol. in-12. Prix : 1 fr.

malheureusement interrompus par sa mort, mais qui, pour être retardés, ne seront pas perdus, nous l'espérons, pour ceux qui ont su apprécier l'éminente logique, la clarté et la concision de l'auteur du *Livre des Esprits*.

L'auteur s'est donné pour but particulier d'éclairer et de rendre utile la propagation du Spiritisme dans les campagnes. La modestie de ses vues n'empêche pas que cet ouvrage ne puisse être d'une utilité incontestable même dans les grandes villes et dans les groupes déjà organisés.

Ce qui manque souvent, en effet, non-seulement dans les campagnes, mais encore à un certain nombre de nos frères en croyance habitant les villes, nous ne devons pas craindre de le dire, c'est l'esprit d'organisation et de méthode, sans lequel les meilleures intentions deviennent improductives. On se figure généralement que, pour s'instruire soi-même et faire des prosélytes, il est absolument nécessaire d'avoir des médiums et d'obtenir des manifestations. C'est une erreur. Nous pouvons même dire, et c'est là un résultat d'expérience, que, pour la plupart de ceux qui ne sont pas préparés par l'étude des ouvrages et par le raisonnement, les manifestations ont, en général, peu de poids ; plus elles sont extraordinaires, plus elles rencontrent d'opposition, parce qu'on est naturellement porté à douter d'une chose qui n'a pas une sanction rationnelle ; chacun l'envisage à son point de vue, et le scepticisme d'une part, l'ignorance et la superstition de l'autre, font voir les causes sous un faux jour, tandis qu'une explication préalable a pour effet de combattre les idées préconçues et de démontrer, sinon la réalité, du moins la possibilité des phénomènes ; on comprend avant d'avoir vu, et dès ce moment la conviction est au trois quarts accomplie.

Il n'est pas toujours utile non plus de chercher à faire des convictions quand même. Il est souvent préférable de se tenir sur la réserve, et de laisser à la Providence le soin d'amener les circonstances favorables. Le nombre des hommes de bonne volonté est plus grand qu'on ne le croit et leur exemple, en se multipliant, produira plus d'effet que les paroles.

M. C... examine toutes ces questions avec autant de logique que de clarté, ainsi que les moyens à employer pour combattre les causes de divisions qui peuvent naître entre les membres d'un même groupe. Aussi sommes-nous persuadé que ces instructions seront fécondes en résultats satisfaisants, si chacun s'attache à s'en assimiler l'esprit et à en mettre les préceptes en pratique. Nous devons à l'auteur des remerciements et des félicitations pour cette publication qui trouvera certainement sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui désirent coopérer activement au développement de la philosophie spirite.

EN VENTE AU 1^{er} JUIN 1869

(Librairie spirite, 7, rue de Lille).

Nouvelle édition de la brochure *la Révélation*, dont plus de dix mille exemplaires se sont déjà écoulés. - Broch. in-18, 15 cent. ; Vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60. c.

Onzième édition du *Livre des Médioms* (partie expérimentale), guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations ; 1 vol. in-12, prix : 3 fr. 50.

Quatrième édition du *Ciel et Enfer*, ou la justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Remarque. La partie doctrinale de cette nouvelle édition entièrement revue et corrigée par M. Allan Kardec, a subi d'importantes modifications. Quelques chapitres notamment ont été entièrement refondus et considérablement augmentés.

SOUS PRESSE :

Sous presse :

LUMEN, par C. Flammarion.

Cet intéressant travail, dont la première partie a été insérée dans la *Revue du XIX^e siècle*, aujourd'hui complété par d'importantes additions, sera prochainement publié en un volume (*Revue spirite* de mars et mai 1867, pages 93 et 151.)

Avis important.

Histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufau. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. ; *franco*, 3 fr. 30 c.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous venons de retrouver une centaine de volumes de cet intéressant ouvrage, considéré depuis longtemps déjà comme entièrement épuisé. Ceux de nos abonnés qui ont cherché en vain jusqu'ici à l'acquérir, pourront se le procurer, en s'adressant à M. Bittard, gérant de la *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

Pour le comité de rédaction, le Secrétaire-gérant,
A. DESLIENS.